

AVANT ET APRÈS

Saynète
de Georges Courteline

Extrait de *Coco, Coco et Toto (le miroir concave)*, édition de 1919 (texte retraité à partir de [Gallica](#)).

PERSONNAGES

Marthe
René

Scène Première

Un sous-bois à Villebon. Deux heures. Marthe et René couchés l'un près de l'autre, dans l'herbe.

RENÉ,
le chapeau sur les yeux, les mains en coussin sous la nuque.
Marthe !

MARTHE,
à demi assoupie.
Qu'est-ce qu'elle a fait ?

RENÉ.
Je t'aime.

MARTHE.
Parfaitement. Je la connais. Tu me la fais tous les dimanches.
Un silence.

RENÉ.
Alors tu ne... veux pas ?

MARTHE.
Non.

RENÉ.
Tu es ridicule. Je te demande un peu ce que ça pourrait te faire.

MARTHE.
Ça me fait que je ne veux pas.

RENÉ.
Ah.

MARTHE.
Oui.
Nouveau silence.

RENÉ.
Marthe !

MARTHE.
Après ?

RENÉ.
Je t'aime.

MARTHE.
Oui, je te dis ! C'est rigolo que ce soit la même comédie chaque fois que nous avons mangé à la campagne !

RENÉ.
Si le grand air m'inspire, moi ?

MARTHE,
ironique.
Le grand air!... Tu m'as l'air grand air. Dors donc.
Troisième silence, très long cette fois. Calme immense de la forêt. D'invisibles oiseaux s'appellent. Au loin, très loin, chantent les grenouilles amoureuses.

RENÉ,
brusquement.
Marthe, je t'aime.
Il se couche sur le flanc.

MARTHE,
prise d'inquiétude.
Ah! tiens-toi tranquille! Tu ne vas pas recommencer tes bêtises et me geler avec tes sales pattes, peut-être.

RENÉ.
Confesse la vérité, Marthe : tu ne crois pas à mon amour.

MARTHE.
Pas un instant.

RENÉ,
plaintif.
J'en étais sûr ! — Mon Dieu ! que c'est donc malheureux de se voir méconnu ainsi ! Tu es pourtant la seule que j'aie jamais aimée.

MARTHE.
Et la soixante-dix-huitième à laquelle tu l'aies jamais dit.

RENÉ.
Ah ! cela, par exemple, jamais !

MARTHE,
faussement indignée.
Menteur !

RENÉ,
solennel.
Marthe, je te le jure ! Certainement, j'ai eu des maîtresses, et la passion, comme à tous les hommes, m'a fait lâcher bien des bêtises à certaines heures de ma vie, mais quant à avoir dit : « Je t'aime » à une femme, jamais, tu entends bien, jamais !

MARTHE,

ravie.

Sale bête ! Sale type !

Changement de ton.

René, je t'en prie, sois raisonnable. Dieu, que tu es enfant !... Quoi ? Tu veux m'embrasser ? Eh bien ! embrasse-moi. Là ! Assez !

Très câline.

Alors, dis donc, c'est bien vrai ? Tu n'en as jamais aimé d'autres ?

RENÉ.

Sur quoi veux-tu que je te le jure ?

MARTHE.

Sur rien, mon chéri; je te crois.

RENÉ,

rêveur.

Même, si tu savais les mauvais souvenirs que laissent les mauvaises jeunesse, et de quel prix on voudrait les racheter !... Tiens, quand je remonte mon passé, il me semble que je mords dans un artichaut cru.

MARTHE.

Comme je te comprends !

RENÉ.

Non, tu ne comprends pas ; tu ne comprendras jamais ; tu ne peux pas comprendre ! Car celui-là seul qui a foulé du pied le sable aride du désert peut goûter la fraîcheur exquise de l'oasis.

MARTHE,

à part.

Oasis !

RENÉ.

Un proverbe a bien raison, va, qui dit : « Si Jeunesse savait ! » Mais voilà le malheur, jeunesse ne sait pas, et c'est comme cela, hélas, qu'on arrive à l'été de la vie, — de la Saint-Martin, quelquefois, — sans avoir connu cette chose ineffablement délicieuse qui s'appelle le printemps. — C'est bête, hein, ce que je te dis là ?

MARTHE.

Bête ! ! !

RENÉ.

Tu ne trouves pas ?

MARTHE.

Dieu non, je ne trouve pas !

RENÉ.

Au fond, vois-tu, avec mes airs d'épateur, j'ai toujours été un sentimental... Je suis, sans que cela y paraisse, tout ce qu'il y a de plus enfant.

MARTHE.

Je m'en étais toujours doutée.

RENÉ,

qui l'enlace doucement.

Même, je te dirais bien quelque chose, mais tu te moquerais de moi...

MARTHE.

Non ! Je te le jure.

RENÉ,

se penchant à son oreille.

Eh bien ! — Ce qu'il faut que je t'aime, pour braver la pudeur d'une telle confession !... — Eh bien !... l'idée que j'ai pu appartenir à d'autres femmes que toi, Marthe, suffit à me donner des nausées !...

MARTHE,

d'une voix mourante.

Tu ferais de moi ce que tu voudrais, avec de telles paroles. Non, sois sage, René !... Sois sage, je t'en supplie ! Oh ! mon Dieu, si maman me voyait ! Elle qui me croit à l'atelier, en train de faire des heures en plus.

RENÉ.

Elle nous bénirait, ma chérie ; comme Dieu, en ce moment, nous bénit !

MARTHE.

Il ne vient personne, au moins ?

Scène II

Même décor. Dix minutes plus tard.

RENÉ.

Si nous nous tirions des pieds ?

MARTHE.

Attends un peu ; nous sommes si bien, ici !

Tendrement.

René !

RENÉ.

Quoi ?

MARTHE.

Je t'aime.

RENÉ.

Oui, bien obligé. Voyons, fichons-nous le camp ? J'ai les fesses toutes trempées, moi.

MARTHE.

Comme ça a l'air de te faire plaisir !

RENÉ.

Quoi ? d'avoir les fesses toutes trempées ?

MARTHE.

Non ! mais d'être aimé comme je t'aime !

RENÉ.

Ah ! ...

(Geste exaspéré.)

MARTHE.

Que tu es grossier avec moi !

RENÉ.

Tu m'embêtes.

MARTHE.

Je le savais bien, va, tout à l'heure, que ça finirait comme ça !

RENÉ.

Alors tu es inexcusable de t'être encore laissée pincer.

MARTHE,

fondant en larmes.

Si maman me voyait !...

RENÉ,

les bras sur la poitrine.

Dis donc, est-ce que tu vas me raser longtemps avec ta mère ! La fille suffisait, tu sais !...

FIN